

Brice Saint Cricq

Sous influence

Thriller



Du même auteur :

- Mémoire salée, *roman*, 2004
- Le sabot de Vénus, *roman*, 2005
- Le verbe démasqué, *essai*, Coran, 2006
- Hasard de l'éphémère, *roman*, 2006
- Pétra, le testament des Korrigans, *roman*, 2007
- Olinda, la lumière dérobée, *roman*, 2008
- Le violon de Montmartre, *roman*, 2008
- Nocturne tango, *thriller*, 2009
- Identités croisées, *thriller*, 2010
- Le baiser de l'orchidée, *roman*, 2011
- Les amants de Cocody, *roman*, 2012
- La gazelle blanche, *roman*, 2013
- Vendetta au paradis, *thriller*, 2014

À mes petits-enfants

*Entre tous les ennemis, le
plus dangereux est celui
dont on est l'ami.*

Alphonse Karr

Dire que ce roman contient des mots ou expressions du parler marseillais et de celui des cités semble plus juste que d'y voir des mots d'argot. Ces mots ou expressions sont entrés dans le langage courant et sont tous empruntés au dictionnaire du parler marseillais et au dictionnaire argotique Larousse. Ils donnent ici aux personnages une dimension vivante et populaire. Ils sont couleur, mouvement, étonnement et musique et en aucun cas une anomalie de l'orthographe ou de la syntaxe.

[Glossaire en fin d'ouvrage]

1

Marseille, quartier de la Plaine

Vito a fait un long détour pour rentrer du lycée Thiers, s'attardant rue du marché des Capucins, rue Rodolphe Pollak où les poissonniers, ambulants à la sauvette et les vendeurs de fripes improvisées se disputent les trottoirs exigus. Une rue pleine de couleurs et d'idiomes. Là se côtoient vieilles et jeunes berbères aux voiles chatoyants et femmes africaines aux croupes de jaspé brun, frêles asiatiques aux sourires languides ; des vieux ingambes qui vont nous quitter, des enfants impubères et morveux. Une mauresque dont le litham a glissé de son visage mélancolique y exerce même la mendicité. Pour Vito, malgré son accoutumance, l'odeur des écailles pourries et des déchets y est épouvantable, à laquelle se mêle le relent de crasse mouillée qui fait penser à la mort. La touffeur de cette journée de juin décline avec le soleil, une lumière mordorée farde le

labyrinthe des murs gris tachés de moisissure et la brise du soir charrie par bouffées l'air iodé venu du Vieux Port.

De temps à autre, rue d'Aubagne, il s'arrête distraitement devant une fenêtre pour écouter les accents d'une lointaine mélodie qui rappelle l'autre rive de la méditerranée, donne un coup de pied rageur dans une canette de soda, dérange un chat qui sommeille sous un porche. De la ville haute descendent des torrents imprévus d'une eau noirâtre et puante. Ce sont les geysers sortis des bouches d'incendie ouvertes par les boueux de la voirie municipale. Il est de très mauvais poil. L'année scolaire se termine sur un demi-échec : passer à l'essai dans le cours supérieur, comme le lui a annoncé son professeur principal, lui promet une rentrée difficile. Il a envie de tout envoyer au diable – le lycée où il a été admis en classe « musique-étude » et le cours de contrepoint au Conservatoire. Après tout, l'improvisation, c'est ça qui le fait kiffer grave. Seulement ça. Avec son sax ténor comme deuxième peau, il pourra toujours cachetonner dans les boîtes et les pianos-bars.

Nonna Teresa, sa grand-mère, qui s'occupe de lui depuis la mort de ses parents, tient à ce qu'il décroche son prix de musique. Elle le harcèlera de questions, lui rappellera pour la énième fois que son devenir dépend de ces années d'études et il cèdera comme d'habitude, un peu pour lui faire plaisir, beaucoup pour avoir une paix royale.

À dix-sept ans, il admet de plus en plus mal d'être considéré en gamin par la nonagénaire dont l'humeur chagrine l'exaspère. Mais il est l'élément masculin de la maison et déjà l'ange gardien de la vieille. Ainsi le veut l'atavisme des familles d'origine sicilienne.

Dix-huit heures sonnent au clocheton de Notre-Dame-du-Mont quand il arrive au square du cours Julien. Les tilleuls opulents embaument l'air du soir. Entre les deux rives de la fontaine s'installe une brocante de livres. Des lanternes pendent encore sur des fils tendus en travers de la chaussée. Un reste de la fête de la musique. Rue Crudère, un livreur de pizzas en Chappy se déleste à la va-vite de cartons chauds et odorants. Une jeune mère sort la poussette du dernier-né. Un très vieux chat noir avec des manières de blasé se change en gargouille, les griffes plantées dans la gouttière d'un toit. Vito longe le bord du trottoir et passe devant Étienne, le clodo du quartier. Il connaît bien ce visage familial, mangé de barbe grise et sillonné de rides. Tout est froissé chez lui, de ses fringues jusqu'à ses paupières. La précarité y a fait sournoisement son œuvre. D'habitude, il ne parle jamais. Curieusement, Vito aime la façon dont ils ne se parlent pas. Le clochard a quelque chose de rassurant dans sa manière de traverser la rue en clopinant, avec un demi-sourire et un geste de la main. Et là, cette fois, il adore la manière qu'il a de lui dire « tu sais, mon gars » ; il prend alors un ton solennel pour lui expliquer que « le pinard lui a sauvé la vie ».

Vito bifurque rue des Trois Rois. La venelle est un patchwork d'art de rue. Quête d'identité, expression de révolte ont ici scène ouverte. La géométrie martyrisée des façades s'estompe sous les tags qui les recouvrent comme un grimage de camouflage.

Il y a deux silhouettes qui marchent dans l'ombre puis dans un rai de soleil mauve. Leila et Franca sont deux cagoles qui rejoignent la rue Curiol, à deux pas de là, pour faire le taf de nuit, juste satisfaire le désir pour le désir, le plaisir brûlé de tous les fantasmes que l'âpreté mâle peut susciter en des corps jeunes. Elles ont le cœur sur la main. Pour ses dix-sept ans, elles ont offert à Vito un poisson rouge dans son bocal. Vito l'a baptisé « Phallus ». La voisine du dessus – un peu conne sur les bords –, a imaginé qu'il s'agissait du nom d'un roi de Sicile de l'époque antique. « Phallus, mon amour ! Phallus, mon prince ! » fredonne-t-elle en tapotant le bocal du bout des doigts.

Il y a Leila, brune chatoyante, version funambule, avec ses gestes lents. Elle sait faire monter le désir, c'est un don. *Moi je suis quelqu'un de propre. Je prends ma douche tous les jours. Tu peux sentir, ma peau, c'est de la soie.* Et puis il y a Franca, grande orchidée fanée au regard perdu. Les orchidées ont une durée de vie de trente ans. Elle parle très vite, la voix de mêlé-casse, comme si le silence lui faisait peur. Elle sait nier ce qui va mal en elle. Elles ressemblent à deux vieilles gamines. C'est du reste ce qu'elles sont : deux tendrons de trente ans, prématurément défraîchis, avec leur

accoutrement en fluo moulant. Leurs vêtements laissent toujours cet étrange sillage d'herbes médicinales, même lorsqu'elles ne fument pas. Ces chichons qui leur fabriquent une aura de brume et les font rire dans leur détresse. *C'est le mystère de la dope, c'est ce qui me tient à la vie, j'oublie tout, tu comprends ! C'est mieux que le sexe tu sais, quelques pétards de teushi, jamais de piqure, je suis pas une paumée de droguée, tu sais ! Chaque fois que je vais dans ce vide, c'est là que je voudrais être. C'est la seule résistance à la violence*, confie Franca. Il y a là un langage de la drogue. La psychose au bout du pétard !

À la manière dont elles lui répondent, « non, non, on a rien vu... Rien, personne n'est venu chez ta vieille ! », Vito sent qu'il est sur la bonne piste.

Ses craintes se dissipent, la situation lui apparaît sous un jour moins tragique. S'il faut traîner encore un ou deux ans sur les bancs d'une classe, il s'y résignerait. Le lycée offre des avantages : les potes, les filles et le Big band du conservatoire compensent tout compte fait la monotonie des heures d'étude. Et cela vaut mieux que les chemins de traverse de Pôle emploi ou débarder des caisses de légumes au marché.

Il gagne à grandes enjambées la porte cochère de son immeuble, bouscule madame Égnatia, sa voisine de palier, forte comme un homme, qui descend sa poubelle et s'excuse machinalement. Il monte les marches en colimaçon de l'escalier gris, deux par deux, jusqu'au dernier étage, il doit se retourner, pour

vérifier si un homme ne le suit pas. Il y a cette odeur d'oignons frits. Sa grand-mère qui semble le guetter ouvre la porte du modeste deux-pièces cuisine. Une délicieuse fraîcheur y règne, constamment entretenue par l'épaisseur des murs et par l'ombre discrète des volets toujours mi-clos, une fraîcheur parfumée de tabac opiacé par le shit, de café, de bougie consumée. Il reste aussi derrière la porte de la chambre, l'odeur de sa grand-mère, son savon chypré, à base de bergamote et de santal.

La vieille a repris sa place entre la fenêtre et le téléviseur, se remet à regarder son émission de télé-réalité d'un regard blasé. Tout est arrondi chez elle. La lumière rougeoyante du crépuscule vient se faufiler à travers les volets et sculpte son visage – plutôt joli pour une vieille dame –, aux joues pleines, pommettes ridées façon reinettes, au front têtu et aux cheveux gris frisés. Sa peau se confond dans la lueur comme si la petite fenêtre l'aspirait. L'étincelle dans son regard est intacte, mais elle a comme un faux contact dans le sourire. La commissure de ses lèvres tremble.

– Bonsoir.

– Bonsoir, mon petit.

La bonne odeur de la sauce *amatriciana*, les assiettes creuses et les deux verres disposés sur la table, le pichet d'eau, le pain à grosse mie coupé en morceaux irréguliers dans un petit panier d'osier, tout le rituel du dîner préparé à l'avance l'accueille comme chaque soir.

La grand-mère reste muette. Vito comprend à ce silence inhabituel qu'elle est en proie à des tracasseries intérieures. Ses doigts, d'ordinaire si calmes, pétrissent son mouchoir et trahissent son agitation. Bien souvent, avec les choses les plus claires, la vieille trame les plus obscures histoires. Peu pressé de déclencher l'orage, il fait mine de n'avoir rien remarqué. Les nouvelles désagréables peuvent attendre le temps du dîner.

Il jette son sac dans un coin et se lave les mains dans l'évier, les manches retroussées jusqu'aux coudes. Du plus loin que remontent ses souvenirs, rien de ce qui compose le décor de l'appartement n'a changé : la vieille horloge à coucou, rondelette et boisée – le soir venu, son tic-tac résonne partout dans son corps et l'empêche de dormir. *Putain de coucou !* Il se réveille brusquement –, le canapé-lit rayé sur lequel il dort dans la salle commune, la table basse bricolée, le vaisselier de bois où est peint le promontoire rocheux de Donnafugata avec sa ville en front de mer sur fond de ciel mauve, la photo de ses parents posée sur une console à côté d'un bouquet renouvelé chaque dimanche, le petit oratoire de la Vierge et sa bougie dressée vers le plafond, et la porte toujours fermée de la chambre où le lit de sa grand-mère se serre entre l'armoire et la planche à repasser.

Le portrait en clair-obscur du grand frère Aurelio a été accroché au mur deux ans plus tôt après sa disparition aussi mystérieuse que brutale. La flamme rougeoyante d'une veilleuse l'éclaire nuit et jour,

témoignage de gratitude envers celui dont la Nonna dit qu'au-delà de la mort, il ne les a pas abandonnés.

La vieille femme se débarrasse de son mouchoir et, relevant la tête, montre dans la semi-pénombre un visage harassé.

– Vito, viens près de moi, j'ai quelque chose à te dire.

Elle regarde son petit-fils qui brosse sans ménagement ses cheveux bruns ébouriffés, s'étonnant du changement qui s'est opéré en lui au cours de ces derniers mois. Ses yeux vifs, son menton volontaire marqué d'une fossette ont gardé le charme de l'enfance, mais ses pommettes hautes qu'il tient de son père s'accroissent. Il a poussé comme une plante montée en graine, ses bras se sont musclés, il a désormais la carrure d'un homme.

– Tu as vu mon professeur principal ?

– Non, il ne s'agit pas de ton travail au lycée. Du reste, maintenant, Thiers, le *conservatorio*, tout cela n'a plus trop d'importance, *non me ne frega (je m'en moque)*.

Elle hésite, ne sachant comment annoncer la nouvelle qu'elle-même ne parvient pas à croire.

– En fait... Kader n'est pas venu aujourd'hui. Je l'ai attendu toute la matinée. Hier, il a téléphoné, comme c'est son habitude, et puis, tout à l'heure, peu de temps avant que tu n'arrives, on a sonné à la porte. J'ai cru que c'était lui, j'ai ouvert, c'était un jeune, un black de la Castellane ou du Clos de la Rose, plutôt

arrogant. Je n'étais pas rassurée mais il n'est resté que quelques minutes, le temps de me dire que Kader était mort la nuit dernière.

– Un accident ?

– Je n'ai pas osé poser de questions... Il ne m'a pas donné de détails et m'a fait comprendre que c'était fini, que Kader ne serait pas remplacé. Est-ce que tu réalises ce que cela signifie, Vito ? Quel malheur pour nous !...

– Pour ce qu'il était sympathique, tu sais ! « Bonjour, bonsoir », quand il passait à la maison en coup de vent. Je sais qu'il était friqué, toujours bien sapé, sans chercher à en savoir plus, seulement qu'il était généreux pour nous, mais...

– C'était un ami de ton regretté frère Aurelio. En souvenir de lui, il nous venait en aide. Comment crois-tu que nous avons vécu depuis ces deux dernières années ? Nous n'avons manqué de rien, il payait l'essentiel, une sorte de protection. Tu dois comprendre ce que c'est, une vieille femme seule, et toi, encore au lycée...

– D'accord ! *Va bene ! Basta !* Je suis jeune, tu es vieille, et après ? On se protège bien tout seuls !

M^{me} Petoni se reprend maladroitement :

– Pardonne-moi, je ne sais plus ce que je dis, je suis tellement bouleversée, mon pauvre petit !

Elle tire à nouveau le mouchoir de sa poche, se mouche bruyamment avant de poursuivre :

– Nous n'irons pas très loin avec le peu d'argent que j'ai mis de côté. Il va falloir trouver une solution.

Elle se lève, court à sa cuisinière.

– J’ai oublié d’allumer sous les *melanzane* ! Elles ne seront cuites que dans une bonne heure. Je sais que tu les aimes mes aubergines ! Mon Dieu ! Je n’ai plus ma tête à moi !

Vito reste silencieux. Il lui semble que sa vie, tout d’un coup, bascule. Il n’a jamais pensé jusque-là que la Nonna pouvait devenir une charge lourde à porter. Sa grand-mère s’est assise, le regard noyé, les mains occupées à triturer son mouchoir. Elle lui fait de la peine.

– Ne t’inquiète pas, dit-il, s’il le faut, je travaillerai. Maintenant, je vais faire un tour, je ne serai pas long.

Il l’embrasse sur le front, sort très vite, de peur qu’elle ne le retienne, quatre à quatre descend l’escalier et retrouve avec soulagement l’animation populeuse du quartier, saluant au passage la mère Agopian, le bistrotier de la taverne *Le vin sur zinc* à l’angle de la rue des Trois Mages, sans savoir où ses pas le conduisent. Quatre à quatre il a besoin d’être libre. Il a besoin d’air pour faire passer la nouvelle qui lui est restée en travers de la gorge comme une perfide arête dans une soupe de poisson.

Quatre à quatre, il est parvenu rue Edmond-Rostand. La longue rue étroite et ses rues adjacentes vivent à l’heure d’été dans le carré Rostand, un quartier devenu la balade de prédilection des chineurs. Le long d’étals qui s’ouvrent à la fraîcheur du soir, camelots et